

DENISE BRASSARD

Ouvrir des chemins de traverse

Dans la présentation du thème de cette rencontre, un passage en particulier a retenu mon attention : « écrire suppose de mettre la langue en état de désir » ; « c'est rêver que le corps vibre grâce à la magie des mots, c'est chaque fois fantasmer que le langage fusionne avec le réel ». À partir de ces affirmations, je vous propose une réflexion en trois volets inspirée de mon parcours.

1) Le corps autre

Je suis de ces écrivains pour qui le premier jet ne va pas de soi. Le plaisir ne vient le plus souvent qu'à la réécriture. Il me faut de la matière, de la chair à pétrir, une forme qui à la fois s'affirme et résiste pour que j'aie le sentiment d'entrer dans le vrai travail d'écriture. S'il m'arrive souvent d'être angoissée, empêchée dans l'écriture d'un premier jet, c'est que le corps s'y sent de trop. Le corps souffre dans l'écriture. Par absence au texte à quoi il fait obstacle, s'érigeant dans l'espace telle une excroissance. Il souffre par inutilité, démesure devant cette page à laquelle il essaie de convenir, de s'ajuster, de coller.

J'ai longtemps abhorré mon corps de femme. Le début de ma vie jusqu'à mon entrée dans l'âge adulte a été marqué par la haine de mon identité sexuelle. Combien de fois, enfant, n'ai-je pas pleuré de rage et de frustration en me rappelant que je n'étais pas un garçon? Mon adolescence fut quant à elle traversée par la détestation du corps tout court, doublée du fantasme de m'en affranchir et de m'élever au-dessus de la mêlée pour n'être plus qu'un esprit parmi les esprits. Que n'aurais-je donné pour me libérer du désir que je sentais monter, impérieux, et qui me retenait dans le nombre? Tout cela a bien entendu déterminé ma venue à l'écriture, seul lieu où je me sentais protégée des sirènes et des gorgones qui m'habitaient, et contre lesquelles je me débattais tant bien que mal. Il en est allé de même de ma démarche intellectuelle. Ce n'est pas par hasard que je me suis sentie en connivence avec Fernand Ouellette, et comme chez moi dans son œuvre et sa pensée. Or cet écrivain si fortement polarisé par l'esprit a donné l'un des plus beaux recueils de poésie érotique de la littérature

québécoise. Et ironiquement, c'est son œuvre, par son exigence intellectuelle même, qui devait me ramener à ma spiritualité et du même souffle à mon corps. Mais au moment d'entreprendre cette odyssée, je me sentais à ma place en compagnie des hommes. J'étais, avec les écrivains et penseurs que je fréquentais, comme avec mes amis, *one of the guys*.

C'est d'abord en prose que j'ai exploré l'érotisme. Et je l'ai fait, on ne s'en étonnera pas, en endossant une identité masculine. C'était dans le cadre d'une longue nouvelle mettant en scène un couple en situation de crise et dans laquelle j'assumais tour à tour l'identité de l'une et de l'autre. Lors du vernissage de son exposition de photos, le personnage masculin baise une journaliste dans les toilettes. Le texte étant à la première personne, la chose est décrite de manière assez crue. J'ai écrit plusieurs versions de cette scène. Je la faisais lire à mon conjoint d'alors qui me renvoyait invariablement à ma table d'écriture en me disant : «on dirait des lesbiennes». Je me rappelle le plaisir que j'ai eu à l'écrire, précisément en raison du défi qu'elle me posait; mon corps non seulement ne me paraissait plus encombrant, mais il m'était, pour une fois, utile. J'étais décentrée, déportée, tout entière (ou devrais-je dire tout *entier*) absorbée par les mots, l'agencement des phrases, les stratégies narratives. J'assumais pleinement et je jouissais de ma part de masculinité, l'écriture me donnait cette liberté, et à mon corps le droit d'ainsi exister, et exulter.

Ce faisant, je l'ignorais alors, j'affirmais ma pleine incarnation, je consommait ma véritable venue au monde, celle qu'à la faveur d'une expérience mystique faite à l'âge de dix-huit ans j'avais entrevue. Or cette transe qui m'était venue en dansant, et qui m'avait fait rencontrer l'esprit de l'ours, il me faudrait près de trente ans et des circonstances particulières (une relation épistolaire avec une écrivaine innue) pour que je parvienne à la mettre en mots. Cette révélation de mon appartenance à la terre d'Amérique devait ensuite ouvrir à l'une des passions érotiques les plus fulgurantes de ma vie, et qui m'a littéralement donné la fin de mon dernier livre. Ainsi intellect, spiritualité, corporéité allaient de connivence par des chemins de traverse, des voies qui ne fraieraient longtemps que sous le couvert de la clandestinité. Mais les corps autres qui vivaient en moi – l'ours, l'homme – m'y conduiraient, de même qu'au plaisir de l'écriture.

2) Le corps enlevé

Il m'est arrivé à trois reprises d'être saisie par une transe d'écriture. Cela a donné des suites de poèmes. « L'aura des rues » et « Ombres déprises », les deux suites qui ouvrent et ferment le diptyque que forment *La rive solitaire* et *L'épreuve de la distance* ont été écrites très rapidement (la seconde en trois jours : vingt poèmes en trois jours, c'est un cadeau, une véritable grâce!). Et toutes deux sur le coup d'une passion érotique. « Huit semaines en octobre » s'est écrit sur une plus longue période, mais avec la même intensité, et cette fois sous la menace de la mort. C'était en 2000, au début de la deuxième Intifada, alors que mon conjoint se trouvait en Palestine. Si l'érotisme y est moins marqué, il s'agit cependant de poèmes amoureux. « L'érotisme a, d'une manière fondamentale, le sens de la mort », rappelle G. Bataille¹, qui rapproche également l'érotisme de la transe mystique. Dans les trois cas, le mouvement irrépressible qui a porté l'écriture présentait une parenté avec la danse, la transe et l'oubli de soi. « S'oublier pour danser, voilà une sensation que j'adore, écrit pour sa part Jean-Claude Gallota. [...] Danser, c'est réussir à être conscient de l'endormissement.² »

Cette impression de voir son corps enlevé replace paradoxalement ce dernier au centre de l'écriture. Son poids, loin d'être ressenti comme un empêchement, devient alors cet ancrage, cette plongée dans la matière terrestre qui permet l'élévation de la conscience sans que le réel vous échappe ni que vous vous en échappiez. Le point de vue que l'écrivain en proie à une transe d'écriture a sur le réel n'est pas l'effet d'une vision détachée, mais celui d'un regard bienveillant, inclusif, à la fois pénétrant et embrassant. Son centre rejoint celui de la terre, et se touchant les deux s'ouvrent pour former un puits, creuset du sens où l'identité duelle enfin s'accorde à elle-même, se donnant le droit à la contradiction. Il ne s'agit pas d'endosser une version *new age* du platonisme, mais de veiller à garder en tension les divers pôles de l'être. Car cette tension seule permet la véritable relation et rend féconde l'expérience érotique. Ainsi l'érotisme travaille à la manière d'une vigie, au maintien du coefficient de vie et de présence dans l'écriture.

¹ Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, coll. «Arguments», p. 289.

² Jean-Claude Gallota, *Mémoires d'un dictaphone*, Paris, Plon, 1990, coll. «Carnets», p. 9.

3) L'autre corps

Au cours des dernières années, je me suis mise à la correspondance érotique (la vie m'a mise serait plus juste, puisque ce fut moins une décision délibérée que le résultat d'un concours de circonstances), et ce avec un bonheur que je n'avais encore jamais atteint dans l'écriture. Pierre Vadeboncoeur parle ainsi de ses relations épistolaires :

[C]es lettres ont un secret [...] : je vis à travers elles, par elles, au premier degré. [...] Ma lettre est au premier degré action elle-même.

J'y suis heureux au premier chef. Je n'y raconte pas d'abord un autre bonheur. J'y parle, je m'émeus, là. Dans ce lieu même. Dans le cadre d'une lettre écrite et devant être lue. [...] écrire à quelqu'un, c'est souvent vivre avec lui d'une manière plus précise, plus aiguë, à la pointe du sens qu'il y a dans les êtres et qu'on touche par les mots.³

Est-ce parce que je n'ai pas l'impression d'écrire que je m'abandonne avec une telle légèreté à ces échanges passionnés, relisant mes lettres, les fignant, attentive au rythme, aux sonorités, aux répétitions, laissant aux mots le temps de s'installer et avec eux au désir de sillonner l'espace qui me sépare de mon amant? Quoi qu'il en soit, il s'est produit durant ces échanges une sorte de déplacement, à la faveur duquel les aspects yin et yang de ma personnalité, pour ainsi dire, ce sont harmonisés. Alors que dans les premières lettres s'exprimaient des fantasmes assez passifs (je m'offrais en somme au regard et au désir de l'autre), ma liberté d'action s'est affirmée au fil de la correspondance. Je me laisse désormais polariser par mon propre désir du corps et du plaisir de l'autre.

L'existence s'accroît lorsqu'on la nomme par le détail, dit encore Vadeboncoeur. Correspondance est de plein droit existence. [...] Quand je vous écrivais, ce que je vous disais était peut-être secondaire par rapport à ceci de bien plus certain : le présent de l'écriture, son fait actuel. De la sorte, je vous donnais du réel, non pas du discours.⁴

Peut-être n'ai-je pas l'impression d'écrire parce que ces lettres demeurent sous le sceau de la confidentialité. Et cependant à aucun moment je n'oublie que j'écris, sans quoi je n'y mettrais pas ce soin, cette attention patiente, ni le temps d'en jouir moi-même avant de les acheminer, comme si mes mots devaient se mesurer à mon propre plaisir qui en éprouve l'efficace, la portée, le degré de réel. Il n'y a plus là oblitération du corps, mais tension extrême. Le corps entier, jusqu'à la moindre parcelle de chair, participe à l'écriture et de l'écriture,

³ Pierre Vadeboncoeur, *L'absence. Essai à la deuxième personne*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 61.

⁴ *Ibid.*, p. 62-63.

l'alimente, la soutient. Le yin et le yang se découvrent à la fois différents et semblables. Cela se passe en première instance à travers moi, puis avec mon partenaire – ainsi nous ne sommes pas deux dans cette étreinte imaginée, mais trois : moi et l'autre vers qui, une fois mon corps autre accueilli et assumé, se portent ma soif et mes caresses. Il ne s'agit pas d'une fusion, mais d'une affirmation de ce qui nous distingue et nous rapproche dans cette distinction même. Il ne s'agit pas davantage de dissolution, comme le prétend Georges Bataille. Car il n'y a, mise à part la danse, que dans l'écriture qu'on puisse ainsi se garder au seuil de l'endormissement, pratiquer l'extrême proximité sans que le regard chaviré ne devienne aveugle, et sans que l'objet de désir ne perde son pouvoir d'attraction. L'érotisme serait donc ce doux affrontement, ce sain combat mêlant distance et proximité, où je consens à l'abandon sans toutefois m'absenter.

Il se produit dans la correspondance érotique (et sans doute, à divers degrés, dans toute écriture érotique), un heureux anachronisme qui devient synchronisme. Au moment où je couche les mots sur le papier, en dépit de ma solitude, je sens avec une acuité brûlante la présence du lecteur. De loin, c'est sur sa peau que j'écris. Et les yeux qu'il posera plus tard sur la page (ou sur l'écran) se posent à l'instant même sur mon corps. Car je suis tout entière les mots qui me traversent et vont leur chemin jusqu'à lui, et depuis ses yeux atteignent sa bouche, son ventre, son sexe pour ensuite revenir vers moi. C'est une sorte de miracle temporel, et qui réalise dans une certaine mesure le plus grand fantasme de l'écrivain -- lequel autrement se bat avec son surmoi quant à cette épineuse question du rapport au lecteur. Là, dans l'échange nourri par les fluides du corps, on baisse sa garde en on entre de plain-corps dans la présence. Cet accueil de la dualité, cette approche respectueuse de la distance attise le désir et fait de nous des êtres libres, libres d'aller vers l'autre et ses sens, de nourrir le feu qui ouvre l'esprit et illumine l'écriture, sans pour autant tout réduire en cendre.